

Elle aurait dû choisir la rouge

Texte de Marie-Ève Vachon

Trigger warning : mass shooting

Tintement des ustensiles percutant le fond des assiettes encore pleines par le manque d'appétit. Des émotions plein la gorge empêchent d'avaler, de respirer. De l'amertume se loge lourdement dans les regards qui ne se soulèvent pas des pièces de viandes froides et grisâtres mourantes dans les plats. Les hommes se tiennent tendus à chaque bout de la table, prêts à se révolter, à jouer à *qui est le plus fort*. La seule femme se désole de ne pas savoir s'affirmer. Incapable de savoir parler, calmer, aimer comme il se doit. Pas parce qu'elle n'a jamais acquis cette notion. La peur la contrôle et la fige. L'ombre d'elle-même derrière le feu puissant et ardent d'une adolescence cassée et d'une vieillesse affirmée.

T'as pas quelque chose à nous dire ?
Rugit le lion.

Le silence répond à sa question. Un silence aussi puissant qu'une tempête dégageant quelques mèches de son visage creux. L'adolescent garde le visage baissé sans broncher. À peine tente-t-il d'avaler la salive qu'il juge essentielle pour les secondes qui suivent. Puis, comme une suite logique, les chaises grincent soudainement contre les lattes de bois meurtries par les années. Les paumes de mains se tiennent sur la table surchargée alors que les corps s'élèvent. Le jeune surplombe l'ainé malgré ses épaules vautrées. Un râle glisse sur la langue du garçon jusqu'à provoquer une vibration contre son palais, permettant aux dernières nuances de crachats à percuter l'arcade sourcilière de son père.

Assiettes fra

ca

ssées.

Cri

Poing

Sang

OLIVIER !

Porte claquée.

Les ressorts de la chaise s'enfoncent lorsque Olivier s'assoit sur celle-ci. Plutôt, laisser tomber la charge lourde de son corps, sur celle-ci. Il la fait rouler jusqu'à la fenêtre de sa chambre pour sentir les rayons du soleil contre son visage engourdi. Mais en déplaçant les rideaux déteint par les jours heureux, il bute contre un ciel nuageux. Gonflé comme son cœur : d'eau et de peine. Il garde les yeux levés, jusqu'à sentir le désert prendre place contre ses rétines. Jusqu'à ne voir qu'une masse informe de nuances grises. Jusqu'à ne plus voir la vie, avancer à faible vent, au-dessus de sa tête. Il baisse les yeux, ferme les paupières, se fond dans la noirceur de son esprit en appuyant son front sur la vitre fraîche. Il roule la tête en laissant un mélange de sueur et de sang enlaidir la vue.

Comme si elle n'était pas déjà aussi...

aussi...

aussi laide.

Il cogne son front sur la vitre, un seul coup, au même moment qu'un enfant frappe la balle de l'autre côté de la rue. Il l'entend et le ressent, comme une balle de plomb qui le fusille en plein cœur, pour le peu que son organe bat à un rythme régulier. Ses yeux clairs analysent la situation sur le terrain adverse, un sentiment amer de nostalgie et de compétition se colle à son palais. Il se racle la gorge pour chasser les mauvaises émotions, mais elles restent collées à sa trachée comme un chewing-gum persistant. Son poing fermé essuie sa détresse sur sa fenêtre pour mieux voir la relation agréable entre un fils et son père. Une *vraie* relation. Cette simple vue transforme son dernier repas en acide dans le creux de son ventre et chaque coup porté à son corps s'enflamme comme s'il avait été jeté sur les tisons du dernier feu de foyer.

Papa, papa.

Regarde.

Regarde.

Papa, papa.

J'ai attrapé la **balle**.

Il tient une main égarée dans la poche droite de sa veste. Roule contre ses doigts, un objet métallique interdit. Au même moment, l'enfant à l'extérieur lève son bras gagnant vers les nuages. Il tient dans ses doigts crispés une balle d'un sport qu'Olivier n'avait jamais pratiqué. Parce qu'un

ped dans l'immense gymnase scolaire était un pied de plus dans un enfer à gueule ouverte. L'âme épuisée, l'adolescent ferme le rideau sur ce tableau presque *trop* parfait.

À force de regarder si le gazon est plus vert chez les voisins, il se rend compte que son gazon a été dévoré par les insectes et les maladies au gré des saisons, au gré des années. Il se demande quand était la dernière fois où la vie lui avait été palpable, au lieu d'être un concept complètement inatteignable. Qu'elle fût la dernière fois que la vie caressait sa peau d'un vent d'été ou qu'elle colorait ses joues de son astre le plus puissant.

Q	Quand est-ce que le ciel a cessé d'être bleu
U	Que les oiseaux ont cessé de chanter
O	Que les enfants ont cessé de rire
T	Que les fleurs ont commencé à faner
I	Que l'eau est devenue infecte
D	Qu'une tape dans le dos, s'est transformée en coup au visage
I	Qu'un sourire s'est transformé en larmes
E	Que l'amour est devenu vulgaire
N	Que le bonheur a cessé d'exister.

Il retire la main de sa veste pour poser ses deux paumes moites sur la surface de son bureau. Il se tire vers celui-ci pour y prendre appui de ses deux coudes, mais sa vision bute un instant sur ses doigts tremblants, aux jointures rosées. Un rouge particulier gisant dans les crevasses, dans son ADN. Un soupçon de violence tente par tout moyen de faire son chemin vers son cœur. Il peste une fraction de seconde comme un serpent en levant les yeux vers l'écran noir de son ordinateur. Son reflet semble le dévorer avec une intensité déconcertante. Il lui bouffe ses dernières nuances d'innocence à chaque larme insensible qui cascade jusqu'à sa gorge serrée. Pendant un bref instant, il ne se reconnaît pas sous cette arcade sourcilière saignante; sous ses sourcils froncés ; sous sa mâchoire crispée ; sous ses lèvres mutilées.

*Je suis qui de plus.
qui de moins.*

Une vibration lui raisonne jusque dans le creux des coudes, le sortant de sa contemplation. Une série de notifications se met à apparaître sur l'écran de son téléphone portable. Olivier se glisse dans sa chaise pour trouver un semblant de confort dans cette vieillerie puis il prend le téléphone entre ses doigts raides. Il regarde les textos s'enchaîner : tous de la même personne. *Élodie*.

tu viens à la fête ce soir ?

non...

come on Olly ! on finit pas l'sec
2 fois dans sa vie

j'men fous eloe
j'viens pas

t plate
debord aide moi !
la robe rose
ou la rouge

FILE 1.png

FILE 2. png

tu peux pas demander à Kath
une chum de fille genre

...

la rose

thanks Olly !
on s'voit là-bas.

j'viens pas !
ok...
j'vais p-e passer

Lui affirmer qu'il ne compte pas aller à la fête est un mensonge. Lui affirmer qu'il va à la fête pour le plaisir est aussi un mensonge. Il y a quelques mois déjà qu'il se cache derrière un mur de faux-semblants. Derrière son sourire calqué sur des souvenirs bien heureux et ses *ça va* incessants lorsqu'on le questionne sur son attitude parfois irritable. Il se cache tellement derrière des étreintes et des rires teintés de jaune que personne ne perçoit les fausses notes. Il se cache derrière des journées occupées, alors qu'il est morbide assis devant son ordinateur à s'égarer sur les recoins les plus angoissants de cette technologie. Il fait semblant que l'école est en grève pour excuser le fait qu'il reste à la maison, à attendre un colis important. La ligne entre les mensonges et la vérité est devenue si mince qu'il n'en remarque même plus les différences.

À moins que ce soient ses commotions
qui rendent sa vie si floue,
emplie de brouillard.

Il abandonne son téléphone à la même place qu'il l'avait pris, lorsque le silence revient dans le creux de sa main. Cependant, ce mouvement l'amène à effleurer la souris de l'ordinateur qui retire automatiquement l'écran de veille. Aussitôt, un chant macabre de cris et de tirs s'éveille des écouteurs branchés à la tour. Sans émettre la moindre réaction perturbée, Olivier prend l'accessoire pour le glisser au-dessus de sa tête et s'enivrer de ces sons qui martèlent ses tympanes. Chaque balle sillonnant l'air lui procure un étrange sentiment dans le ventre, tellement que la pilosité de ses bras se met à danser librement contre sa chair. Il n'est jamais parvenu à mettre les mots sur ce qu'il ressentait.

e x a l t a t i o n.
l i b é r a t i o n.

*quelque chose qui finit par tion.
probablement.*

La vidéo tire à sa fin, malgré sa présence et le brouhaha qu'elle a créé au courant des dernières semaines. Dès qu'un homme ou une femme ouvre la bouche, ils parlent de cette tragédie.

Parce qu'on ne sait plus de quoi parler, insensible à tout, faussement choqué. Parce qu'il est normal d'ouvrir la télévision maintenant et de voir qu'une dizaine de jeunes ont péri dans un tir de masse.

Olivier dépose ses écouteurs sur le bureau et tend l'index pour éteindre l'écran de son ordinateur. Il reste un instant sans mouvement, sans vie. L'impression qu'une sensation de vide vient le labourer de nouveau dans les entrailles. Il se recule en pressant à peine ses pieds au sol puis se lève, difficilement droit : il regrette déjà de s'être assis aussi longtemps. Tout son corps raisonne en écho aux dernières heures et il ne sait plus où poser la main pour calmer la douleur. Il s'ouvrirait le crâne pour masser cette matière gluante, gisante et défectueuse. Tout le monde lui dit.

T'as un **problème**

là-d'dans.

Il se rappelle très bien la seconde qu'il y a cru. À se demander si les coups étaient un moyen efficace pour remettre les pendules à l'heure. Si noyer le mécanisme aiderait à voir plus clair. Si crier et rabaisser à plein poumon allait perturber la musique ou la couvrir assez de haine pour la régulariser dans ses mouvements. Est-ce qu'être une cible allait lui permettre d'agir plus *normalement*?

Qu'est-ce que la N O R M A L I T É,
vraiment ? A B U S E R des plus faibles. Rejeter
la D I F F É R E N C E. S O U F F R I R.

Est-ce que la normalité, c'est d'aller à sa fête de fin d'année et trinquer à un passé malsain? À un avenir incertain? De côtoyer ses bourreaux une dernière fois avant de fermer les yeux? De regarder la fille qu'il aime couvrir timidement ses bras et l'épiderme de son cou. Cacher la trace de la vanité humaine. Cacher sa souffrance, du mieux qu'elle le peut. Parce qu'elle aussi, elle sent la pression de devoir être la plus belle du bal à coup d'épaules dénudées et de cheveux bouclés. Parce qu'elle aussi, sent le contrôle d'une ombre au-dessus de sa tête sans lui permettre une seule seconde de se dire : *j'ai le droit à mieux*.

T'en a marre Olivier d'être

- spectateur.
- souffre-douleur.
- ~~exécuteur.~~

Il s'approche de son lit et glisse son pied sous la base pour effleurer la beauté endormie, pleine de poussières, oubliée. Il est soulagé que sa mère ne prenne plus la peine de nettoyer son antre lorsqu'il est absent. L'aura est trop lourde, dans cette pièce, qu'elle dit toujours. Elle se trouve surtout des défaites pour ne pas s'approcher de son fils. Ne pas s'occuper de ses problèmes. Ne pas le déranger, lorsqu'il tourne le dos : la mâchoire crispée, bleutée. Elle n'est plus la main chaude dans le bas de son dos, lorsqu'il était petit. Elle n'est plus la douce voix contre son crâne lorsqu'il faisait des cauchemars, étant petit.

Si elle savait à quel point la vie est bourrée de cauchemars.

Même pas besoin de fermer les yeux.

Ou de fermer les lumières.

Les monstres sont là, partout.

Et ils se tiennent devant sa veilleuse.

À

tous

les

jours.

Il se penche pour attraper la ganse de l'étui et la tient si serrée que ses doigts deviennent blanchâtres. Il a peur de laisser tomber cet étui tout en courbe. Il s'est demandé un jour, de manière un peu niaise, pourquoi le mot *étui* était masculin. Si Olivier pouvait donner un genre à ce qu'il touche : il dirait qu'un étui à guitare est une femme. Grande, élancée, aux hanches sinueuses. Une belle femme, pleine de talent, de rêves et de romance. Une femme pleine de secrets, de mystères et de nuances. Il la tire, cette femme. Il la tire et il la jette sur son lit pour l'admirer. Pour l'aimer de ses deux yeux, de l'effleurer de ses doigts froids. La désirer dans chaque détresse respiratoire, dans chaque haine viscérale. Il savait qu'avec cette femme, la vie serait plus juste, plus agréable. Qu'avec cette femme, le moindre sentiment d'enfermement serait libérateur. Qu'avec cette femme, tout serait possible. Il deviendrait quelqu'un en la tenant entre ses mains. En faisant vibrer son corps, à chaque pression du doigt. Il la contrôlerait d'une main de maître, le cœur ferme. Le désir de faire un impact. D'entendre les autres parler. Qu'ils se figent d'incompréhension, lorsqu'il arrivera au bal, avec cette femme.

Ils

seront

jaloux...

Ils ne riront plus, cette fois.

Il ne regarde pas à l'intérieur. Il garde pour lui seul son secret effroyable. Toutes les femmes ont droit à ce respect. Un sourire se dessine au trait fin sur ses lèvres. Si léger, qu'on ne pourrait pas en décrire les éclats. Il contourne son lit en laissant ses doigts caresser la texture rêche de l'étui et s'approche de sa garde-robe. Il peut très bien se rendre au bal avec les chiffons qu'il arbore depuis le début de la journée. Un peu de sang sur le haut du collet aura son impact dans l'assemblée, mais peu se demanderont ce qui s'est passé. Il ne se défait cependant pas de cet attrait, qu'il couvre simplement d'un veston froissé qu'il attache à son bassin. Il lisse le tissu du creux de ses mains avant d'attraper des bottes noires, sales de terre. Sa mère serait amèrement fâchée si elle le voyait partir revêtu de la sorte. De toute manière, elle est aussi informée qu'il ne va pas à la fête.

Olivier s'étonne brièvement face à son reflet. Ses yeux voyagent sur le paysage morne sans comprendre qu'il s'agit réellement de lui. Les fantômes de son enfance ne polluent même plus ses traits. Ils sont inexistantes et son corps donne soudainement l'impression d'être une carcasse automobile sans moteur, sans couleur. Même qu'il creuse sa joue de ses doigts en entrouvrant la bouche pour s'assurer que cet homme mort est bel et bien lui. Son nez se plisse et son estomac gronde de mauvais sentiments. Dire qu'il était la raison même de ce triste tableau. Qu'il a forcé les autres à le détester sans fondement particulier. Il avait créé ses problèmes, sans lever le petit doigt.

NON NON NON

C'EST LEUR FAUTE C'EST LEUR FAUTE C'EST LEUR FAUTE C'EST LEUR FAUTE.

Il prend une grande respiration alors que ses pupilles dilatées reprennent une circonférence plus régulière. Son poing est planté dans la vitre, crispé et tremblant. Son reflet se fissure dans tous les sens : la boîte de Pandore est ouverte. Il reste un instant le bras tendu, craignant de retirer sa main et de voir son existence entière s'effondrer à ses pieds. Il glousse, s'étouffe, ricane tout bas pour ne pas animer l'animal l'autre côté de la porte. Il relâche la tension et analyse l'état de sa main en ouvrant les doigts, les écartant et les refermant. La vitre ayant trouvé bon de s'initier dans son métabolisme remue à chaque mouvement. Il la retire et enfouit sa main dans un chandail sombre lorsque son regard est attiré par une lumière provenant de son bureau. Un dernier texto.

T'es où, Olly?

De sa seconde main, plus ou moins en bon état, il prend l'étui qu'il glisse à son épaule puis s'avance vers la porte de sa chambre pour l'ouvrir. Il perçoit les notes de la vaisselle entrain de se faire nettoyer et un fond de télévision qui comble le silence pesant de la maison. Il s'avance en prenant soin d'éteindre la lumière derrière lui et traverse le couloir pour se rendre à la porte d'entrée. Un craquement dans le milieu du plancher semble alerter sa mère qui sort subitement sa tête de l'embrasure de la cuisine pour le regarder, un mélange de tristesse et d'excitation dans le regard. Le passé et le futur, directement dans ses iris.

Tu vas à la fête finalement?
S'enquit la reine.

Il ne répond pas, la laissant imaginer la plus belle des scènes dans son esprit. Il sait qu'elle aime les films de romance, maman. Il sait qu'elle verse quelques larmes lorsqu'elle se rend compte que sa vie n'a jamais égalé autant de beauté. Moment de bonheur lointain, presque oublié. Elle s'approche lentement de son fils qui lui fait dos et tend timidement une main vers sa nuque. Il sent l'air se déplacer et évite de justesse ce contact qu'il n'est pas prêt à accepter. Ce contact est garant d'une tendresse qui le ferait dérailler et il est fin prêt à affronter ses démons. Elle l'emprisonnerait dans cette caresse, s'il la laissait faire. Olivier ouvre la porte en laissant le vent l'accueillir et il la referme brutalement derrière lui. Il n'attend pas une seconde de plus pour s'avancer dans la soirée, sans jamais regarder au-dessus de son épaule, les silhouettes se dessinant dans la fenêtre.

ATTRAPEZ-LE.

ON VA L'AVOIR CE CON.

TU NOUS ÉCHAPPERAS PAS

LANCE LUI CETTE ROCHE

CRISS Y S'ÉCHAPPE

TABASSE-LE.

Olivier regarde le fond de la ruelle par laquelle il doit passer pour se rendre sur le chemin de son école. Inconsciemment, son souffle s'échappe à la résonance de ces moments dans son esprit. Ses yeux s'égarer sur les poubelles renversées, sur les clôtures métalliques, sur la vie secouée. Il tourne brièvement les talons, comme si quelqu'un s'avançait vers lui par-derrière. Il n'y avait rien. Que le poids de ce moment, la fracture de ces coups. Il reprend sa route.

Il sent déjà le sol vibrer sous ses semelles lorsque l'enceinte scolaire s'élève finalement à l'horizon. À l'extrémité du trottoir, il attend que l'accès au piéton clignote devant lui. Il n'a pas l'impression d'avancer, ni d'être. Son corps semble soudainement planer sur le monde, sous les étoiles, sur les lumières, sous les orages. La pluie tombe dans sa conscience, les éclairs éveillent ses sens. Il sent que sa vie se volatilise en cendres, l'allège de ses torts, de ses pensées. Il se sent conflictuel, connecté à l'univers, être une part de son histoire. Quelque chose l'attire vers l'avant : son devoir. Les klaxons le ramènent à la réalité, brusquement et il doit prendre une grande goulée d'air pour chasser la panique rapidement.

Il en avait marre, d'être l'animal effrayé devant les phares.

Il traverse finalement la rue pour parcourir le terrain. Pour une raison qu'il trouve si nécessaire, il piétine la verdure sous ses lourdes bottes au lieu de marcher solennellement sur l'asphalte prévu à cet effet. Ce simple geste, qu'il n'a jamais pensé faire, lui procure une force électrisante. Il ralentit, néanmoins, lorsqu'il aperçoit un agent de sécurité devant les portes principales. Ce détail, pourtant très important, lui avait échappé. Il sert davantage l'étui à guitare contre son épaule et il s'avance. Oli grimpe les marches une par une et tente de s'introduire par la porte ouverte, mais une main se pose sur son épaule pour l'arrêter. On lui demande d'ouvrir l'étui. Sans raison sur le bout de la langue, il retire lentement l'objet de son épaule et se penche pour défaire la fermeture éclair. Il feint un problème et l'agent s'impatiente rapidement.

OLLY !

Une main l'agrippe par la manche et l'attire brusquement à l'intérieur de l'entrée. Olivier titube en trainant à lui de justesse son étui. L'agent ouvre la bouche pour contester la situation, mais bientôt, Élodie le traîne plus loin en le réprimant de son retard. Elle s'arrête avant d'entrer dans les gymnases pour étudier son visage, inquiétude sur le sien. Il chasse ses mains dans un soupir et la force à entrer en la repoussant. Il jette un coup d'œil en direction de l'agent qui croise les bras sur sa poitrine et il pénètre dans l'évènement de plein fouet. Le mauvais choix de musique n'est pas ce qui le percute le plus sur la situation : il s'agit plutôt de la bande de jeunes garçons qui se tiennent en rang, contre le mur. Ils analysent de leur regard sombre la salle, comme des bêtes.

*T'as amené ta guitare ? trop génial !
Tu vas monter sur scène ?
N'oublie pas de m'faire une dédicace !
J'veis nous chercher des drinks.
Cria la princesse dans son oreille.*

Élodie l'étourdit, malgré tout le respect qu'il lui porte. Subtilement, il lui offre un sourire en s'éloignant d'elle. Il s'avance dans la foule dansante pour atteindre la scène. À ses oreilles, il n'y a que le mélange de sa respiration et le son de ses bottes. Il tente tant bien que mal de ne pas forcer son chemin pour éviter que les regards se tournent vers lui. Cependant, il se fige à chaque fois qu'une personne bute contre lui par inadvertance. L'enfler semble ouvrir la porte à ses démons lorsqu'il croise le regard de ces jeunes adolescents qui s'excusent, bredouilles. Certains *Olivier !* raisonnent dans son crâne, bien loin. Des voix amicales, sensation de tapes derrière le dos. Rires cristallins. Amitié.

I l l u c i n e .

F a b u l a t i o n du passé.

Devant lui, quelques marches vers un certain paradis. Il les gravit avec aisance, avec détermination. L'étudiant derrière la table tournante lève les yeux dans sa direction et baisse automatiquement la musique qu'il mixait, jusqu'à ce que la dernière note ne soit qu'un murmure du cœur. Olivier s'avance au centre de la scène alors que les techniciens s'affairent à jeter les lumières sur le dessus de son crâne et à suivre ses gestes jusqu'à ce qu'il s'arrête. Certains étudiants se mettent automatiquement à le huer, surtout ceux *responsable* de ce moment. *Ceux* qui l'ont poussé dans les marches, dans les casiers. Ceux qui ont craché dans son assiette, jeté ses choses dans les poubelles. Ceux qui, en bande, ont décidé de massacrer la vie d'une personne seule.

Ils étaient quatre, qui voulaient se battre.
Contre **toi**, qui ne voulait pas.

Un tir brusque l'ambiance.
Un second blesse un étudiant.
Un troisième éveille la foule.
Un quatrième bouscule la vie.
Un cinquième élève dans les airs la panique.
Un sixième crée le chaos.
Un septième tue.
Balles perdues.

-- Élodie arrive à la table en frottant ses bras nus. Malgré la foule, il y a ce petit vent qui ne veut pas la laisser tranquille. Comme un présage, une angoisse. Elle est stressée, d'avouer aujourd'hui tout ce qui lui pesait sur le cœur. Elle stresse à l'idée de se perdre dans son regard et de ne plus jamais pouvoir en sortir. Elle sourit, avec douceur, malgré l'image de la fille forte qu'elle dégage. Une coquille pour survivre à la violence, à la douleur physique. Elle prend une grande respiration et dégage une mèche de cheveux bouclée de son visage qu'elle glisse derrière son oreille. Elle prend deux verres en plastique et s'approche du gigantesque bol contenant un liquide rouge. Des fruits nagent en toute paix dans la boisson. La jeune fille tend les verres qu'un étudiant remplit. Elle le remercie en étirant bien les lèvres pour ne pas avoir à lui crier par la tête comme elle l'a fait avec Olivier. La musique s'éteint dans ses oreilles et son cœur se met à palpiter. Elle a toujours une faiblesse dans les genoux lorsqu'elle entend son ami jouer de la guitare. Élodie prend une gorgée d'un des deux verres et s'étonne du goût très discret de vodka. Elle lève un sourcil étonné en regardant l'étudiant qui lui offre un clin d'œil en retour. Un rire se bouscule hors de sa bouche alors qu'elle pivote sur elle-même pour faire face à la scène.

Tout se passe si vite.
Elle n'a pas le temps à réagir aux cris.
À réagir aux balles.
Qu'une douleur vive éclate dans son ventre.
Vive, vive douleur.
Un hoquet, un soubresaut.
Elle échappe les verres qui gisent au sol.
Quelques secondes avant qu'elle ne chute.
Et qu'elle ne se rende compte que sa robe rose.
Se tâchait maintenant de rouge.